Document généré le 14 mai 2024 00:10

Séquences : la revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Port d'attache

Jason Béliveau

Numéro 321, janvier 2020

URI : https://id.erudit.org/iderudit/93526ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Béliveau, J. (2020). Compte rendu de [Port d'attache]. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 51–51.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Port d'attache

Un documentaire sur un sujet qui pourrait sembler banal, soit la passation d'un permis de pêche à la crevette, mais que la jeune cinéaste Laurence Lévesque magnifie grâce à un sens aiguisé de la mise en scène. En raison des coupes judicieuses dans le montage et d'une utilisation impressionniste de la musique originale de Maxime Carpentier, l'intrigue devient une épopée homérique, illustrant la dure réalité des travailleurs saisonniers en Gaspésie, soumis à des réglementations rationnelles mais pas nécessairement raisonnables.

Il y a Samuel, mousse qui n'en est plus un depuis longtemps et qui rêve de posséder son propre bateau et d'en être le capitaine. Puis il y a Clément, vieux loup de mer qui a formé Samuel et qui envisage sa retraite. La transmission instinctive se butera à une absurdité bureaucratique que la force tranquille de la caméra (du cinéma) exposera au grand jour. Le *système* apparaît alors dans toute sa force déshumanisante. Lévesque filme des scènes du quotidien, les déjeuners avec les enfants, les soupers en famille, dans une tradition naturaliste du documentaire, mais se permet de jouer avec son matériau, en montrant en ouverture le transport d'un bateau qui prend des allures de sauvetage d'une baleine échouée, ou une mer noire et agitée symbolisant le maelstrom insondable dans lequel sont engoncés ses sujets.

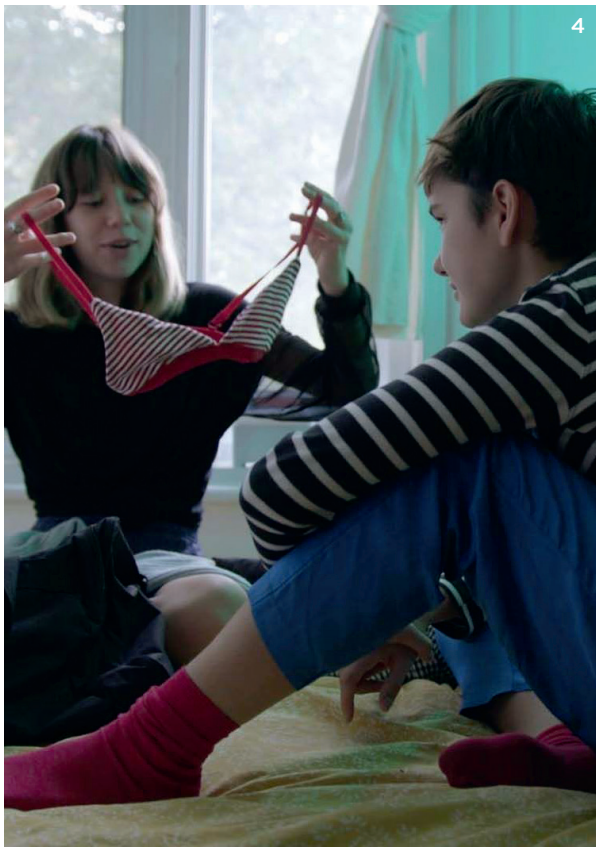
Voici donc une ode au travail honnête et à la survie d'une pratique dont la relève semble assurée. Que le film ait remporté le Prix du meilleur court/moyen métrage national aux dernières Rencontres internationales du documentaire de Montréal n'est qu'une autre démonstration de ses qualités innombrables.

JASON BÉLIVEAU

Shirley Temple

Le Shirley Temple est un cocktail sans alcool baptisé en l'honneur de la première enfant-star de l'histoire du cinéma étatsunien. Le choix de ce titre par Audrey Nantel-Gagnon, l'entre-deux qu'il présuppose, n'est pas anodin lorsqu'on se penche sur l'intrigue de ce documentaire qui, sans recherche approfondie dans le paratexte, nous avait convaincus d'être une pure fiction.

Deux jeunes amies, Amaryllis (Ama) et Margot, tuent le temps, essaient des vêtements, se préparent à une soirée. La caméra est candide, les discussions également, alors qu'il est question d'amour, de relations sexuelles et de pilosité des aisselles. Ama est très près de sa mère (moment émouvant : lorsque l'adolescente admet qu'elle s'ennuie déjà d'elle, alors qu'elle vient à peine de la quitter) et c'est cette relation, au cœur du film, qui fascine. Le lendemain de la fête, mère et fille couchées en cuillère échangent des confidences, se réconfortent, se comprennent. Ama admettra qu'elle ne se sent pas écoutée par son amie Margot, alors que de son côté elle se sent très sensible à ses besoins. À 17 ans, elle analyse, comprend, exprime, faisant preuve d'une sagesse et d'une maturité impressionnantes. De dire qu'elle crève l'écran serait un euphémisme. C'est pour cette raison que nous sommes heureux d'apprendre que la fiction finit toujours par rejoindre la réalité : Amaryllis Tremblay est une comédienne qu'on a pu voir récemment dans ***Genèse*** et ***Jeune Juliette*** et à qui l'on souhaite une longue et fructueuse carrière, tant son naturel est désarçonnant.

L'amitié résiste aux peines d'amour, ou plutôt, les invalide jusqu'à les rendre insignifiantes. Que Margot fasse les sept étapes du deuil en cinq minutes après que son copain l'a laissée est moins un signe de la vacuité des sentiments qu'elle éprouvait que celui du soutien indéfectible et inestimable que lui apporte son amie.

JASON BÉLIVEAU